L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 8 AOUT 1892. 65ème Année

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 8 AOUT 1892.

Sauvar & Bennet,
Propriétaires-Editeurs

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la condition, avec les postes.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$2 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

BISMARCK.

Les tournoux allemands sont toujours à la question bismarckienne, ce qui, au fond, est un symptôme bien rassurant pour la situation politique en général. Partisans et adversaires de l'ex-chancelier exhument leurs mémoires et souvenirs et cherchent à établir quelle a été la véritable cause de la chute du solitaire de Friedrichsruhe.

Voici ce que raconte à ce sujet le *Westdeutsche Allgemeine Zeitung*, ce nouveau confident de M. de Bismarck.

Le 1er janvier 1890, l'empereur Guillaume II écrivait au prince de Bismarck: "Je prie Dieu qu'il me conserve pendant de longues années vos précieux conseils." Le 17 mars, l'empereur envoyait le général Hahnke chez le prince de Bismarck pour lui faire dire qu'il attendait la demande de démission du chancelier. Celui-ci répondit au général qu'il se rendrait coupable envers le pays et l'empereur lui-même, s'il déserte le drapeau en un pareil moment. "Si l'empereur veut me renvoyer, il peut le faire; mais moi, Bismarck, je ne pourrais terminer ma carrière par un acte qui serait le plus grand malheur qui pût arriver au peuple allemand."

Le jour même où M. de Bismarck donnait cette réponse au général Hahnke, M. de Lucanus, chef du cabinet civil de l'empereur, se présenta à la chancellerie et transmit au chancelier l'ordre de l'empereur d'avoir à donner sa démission. A une invitation aussi formelle, M. de Bismarck ne pouvait plus rien opposer: il objecta, cependant, que dans un délai aussi bref, il ne trouverait pas le temps matériel de rédiger un document d'une telle importance.

Du 18 au 19 mars, M. de Bismarck écrivit un long mémoire destiné à l'empereur et dans lequel il fit un exposé de la situation politique et des raisons d'Etat qui lui interdisaient de donner sa démission. L'empereur reçut ce volumineux document le 20 mars à midi; quelques heures après, M. de Lucanus et le général Hahnke revinrent à M. de Bismarck son décret de renvoi, et, en même temps, sa nomination de duc de Lauenbourg.

Contrairement aux usages traditionnels, on ne chargea pas le chancelier de ministérialiser la direction des affaires jusqu'à l'installation de son successeur. M. de Caprivi fit, subitement, son apparition dans la maison et en occupa toutes les pièces. De cette façon, M. de Bismarck fut forcé de quitter, à la hâte, la chancellerie. M. de Bismarck n'eut pas même le temps d'emballer ses effets, et, dans ce déménagement précipité, il perdit beaucoup d'objets précieux. Son cas ressemblait alors à celui d'une de ces familles allemandes qui, en 1870, furent expulsées de Paris.

Le général de Caprivi adressa aux ambassadeurs d'Allemagne une circulaire qui invitait les représentants de l'Allemagne à déclarer à l'étranger que les avis de M. de Bismarck n'offraient plus à l'avenir, aucune valeur directe.

Nous avons—ajoute la *Gazette*—que le prince de Bismarck eut, immédiatement, connaissance de la circulaire de M. Caprivi, et l'on peut s'imaginer quel impression il en dut ressentir.

La *Gazette de Moscou* apprécie, elle, à un point de vue tout nouveau et particulièrement piquant, la sortie de M. de Bismarck:

Des informations qui nous parviennent d'une très bonne source à Vienne, nous permettent d'affirmer—dit l'organe moscovite—que c'est le prince de Bismarck lui-même qui a eu, en 1890, l'intention de se retirer parce qu'il se rendait clairement compte d'avoir perdu la partie politique dans laquelle il avait entraîné l'Allemagne vis-à-vis de la Russie. La question des socialistes n'a été qu'un prétexte apparent dont il a profité pour conduire ses rapports avec l'empereur Guillaume jusqu'à une rupture et couvrir ainsi une retraite qu'il opérait en réalité devant la politique russe victorieuse. Il commandait aux échos du temps du théâtre imaginé par lui au moyen des fameux "documents bulgares" l'ayant mis dans l'alternative de briser ouvertement avec la Russie, soit avec l'Autriche, selon qu'il persévérerait à soutenir le gouvernement bulgare ou qu'il l'abandonnait, il a préféré ne choisir aucune de ces deux aventureuses issues et quitter la carrière politique en s'entourant même de l'auréole du martyre par l'habileté qu'il eut de paraître tomber au sujet d'une question exclusivement intérieure. Cette ruse lui a, d'ailleurs, pas été fort difficile, grâce à l'humeur violente de Guillaume II, auquel il a laissé tous les embarras d'une situation critique amenée par lui-même et qu'il a, au contraire, la hardiesse de reprocher maintenant à ce souverain et au comte Caprivi, tous deux très dépités de devoir avaler le vin que l'ex-chancelier a tiré et de l'avaler même sans trop de grimaces, car autrement ils auraient l'air d'avouer que la politique russe a bel et bien battu la politique allemande.

M. de Bismarck a tort de reprocher à ses adversaires de ne pas posséder les sympathies de la Russie, car il n'en aurait pas non plus lui même en demeurant au pouvoir. Ce n'est point, en effet, par des démonstrations mensongères fictives qu'il aurait pu les conquérir; quant à de sérieuses concessions, il n'aurait pu en faire sans paraître avouer les erreurs de sa conduite antérieure, chose absolument incompatible avec le caractère de l'ex-chancelier.

La *Gazette de Moscou* conclut en observant que la Russie n'aurait, en somme, aucun intérêt à ce que les successeurs du prince de Bismarck chassent d'autres hommes d'Etat, car l'Allemagne ne pourrait jamais revenir à une politique aussi sûre envers la Russie, et un ennemi déclaré vaut toujours mieux qu'un semi-neutre.

Pêcheur et canotier, parallèle humoristique dans l'*Événement*, de Paris:

Le canotier considère le pêcheur à la ligne comme un être inférieur.

—Fait-il être ramoli pour se lever avec le jour, courir au *Bedret*, et immerger du fil jusqu'au soir?

Le canotier, se lève avec le jour, court au *Bedret*, ramène dans son canot, et, vite d'un coup comme rédoute, tire de l'eau toute la journée, en se frottant sur le banc de rame comme une brosse à parquet.

Le pêcheur à la ligne stimpe des coups de soleil. Le canotier, aussi.

Le pêcheur à la ligne ne voit rien du paysage qui l'environne. Le canotier, non plus.

Seulement, le canotier se moque du pêcheur, et le pêcheur ne se moque pas du canotier.

Le canotier, lui, ne pêche pas. Et il ne trouve souvent prise de la journée qui ne pêche le canotier.

Et pourquoi le canotier méprise profondément le pêcheur à la ligne.

Mais le pêcheur se rit de tous les mépris.

Que lui importe!

Il sait-il pas que le premier plaisir du monde c'est de pêcher à la ligne et de prendre du poisson—et le second de pêcher à la ligne et de n'en pas prendre!

Consultation:

—Docteur, depuis quelque temps, je ne me sens pas bien du tout. Je n'ai grâce d'appétit. Ce qui me dérange, docteur? Légèrete! Chez mon mari, mêmes phénomènes. Ne pourriez-vous m'indiquer quelque chose à prendre?

—Certainement, chère madame: une cuisinière!

Celtine est en train de lire le journal.

Il tombe sur un article relatant les fêtes prochaines et intitulé: *Les Centenaires régulièrement.*

Et, avec conviction, à son jeune fils qui est présent:

—Tu vois, petit, comme je fait vivre vieux, d'amour la République.

Un jeune curé-maréchal, entré en fonctions, la veille, dans un village, faisait un colonel qui semblait absorber toute son attention:

—Que faites-vous donc là? lui demanda-t-il enfin.

—Je tâtonne qu'il vaudrait mieux pas 2d une 36d pour à passer lui pour avoir ma réparation.

Cette phrase, prononcée avec un accent de conviction, fit sourire le curé-maréchal.

Le jeune colonel, qui, du reste, ne manque pas de bonne volonté, s'efforce de mettre en pratique les leçons du curé-maréchal.

Mais, hélas! il ne sait pas encore bien tâtonner.

FEUILLETON.

Mère et Martyre.

—PAR—

PAUL D'AIGREMONT.

QUATRIÈME PARTIE.

LOULOU.

(Suite.)

—Son commerce réussit-il?

—Je ne le crois pas.

—Cependant les capitaux n'ont pas dû lui manquer?

—Il n'y paraît pas. Elle s'est mariée avec Clément Gaube quelques mois après votre départ pour l'Inde, et presque aussitôt ils sont venus s'installer à Paris. Ils ont acheté un fonds de commerce qui a coûté dix mille francs. Ils ont depuis vécu avec un ordre et une économie inconcevables. Reine travaille du matin au soir. Clément tient les livres de la maison. Ils n'ont qu'une petite bonne à tout faire et ils semblent être, surtout depuis quelque temps, dans une gêne profonde.

—Ont ils des enfants?

—Un petit garçon de six ans. Une mauvaisete qui a failli coûter la vie à Reine, laquelle a voulu nourrir son fils quoiqu'on le lui défendît. Cet enfant, est tellement chétif, tellement délicat, qu'autour de lui son père et sa mère ne vivent plus des inquiétudes continuelles qu'il leur donne.

Je sais de source certaine qu'un des plus grands médecins de Paris a ordonné l'air pesant de l'air du Mont-Dore à l'enfant, et que le père et la mère n'ont pas pu l'y conduire tant la gêne est profonde.

—Avez-vous noué des relations avec eux?

—Oui, je leur ai procuré quelques affaires, en cas d'avoir à aller chez eux plus tard.

—Vous avez agi avec intelligence. Reine Penhoët voit-elle toujours la duchesse de Roquebrune?

—Oui, mais très rarement.

Depuis un instant, M. de Clavières était songeur.

—Comment, dit-il enfin, Reine voit toujours Mme de Roquebrune et elle est cette dame mère? Je ne m'étais donc pas trompé, et Reine Penhoët est bien celle que j'avais soupçonnée.

Dites moi, cher Bascon, voulez vous me conduire chez elles? Non pas sous mon nom et ma personnalité, mais bien comme un de vos clients de l'Amérique du Sud faisant des commandes importantes dans les diverses maisons de Paris.

Notre arrivée n'est pas encore connue, elle ne peut pas l'être de Clément et de sa femme avant plusieurs jours. J'ai donc tout le loisir de les examiner par moi même, de savoir, avec le caractère de Reine, quel point vulnérable est maintenant dans ce cœur que je pensais le croire honnête.

Vous n'avez découvert aucun indice touchant Léone, n'est-ce pas?

—Aucun, non.

—Eh bien! s'est chez Reine qu'il faut frapper, chez Reine et chez Clément. Ils ont déjà prouvé ce qu'ils valaient comme discrétion et dévouement sous les dehors de

Ces choses, il est vrai, étaient toutes Madeleine; mais malgré cela, je ne me décourage pas, parce que le pressentiment et la raison me disent que par la seulement nous réussirons.

—Clément est toujours le même, dit André Bascon. Se connaît en vie dans ses moindres détails. Le mariage et l'existence parisienne ne l'ont pas changé.

En fer il était, en fer il resta. Rien de moins n'est capable d'entamer sa volonté ou son entêtement. Si cette énergie-là ne s'était pas exercée dans le mal, il serait vraiment digne d'admiration.

Vous pouvez me croire, monsieur le comte, j'en ai la triste certitude avec lui, il n'y a rien à tenter.

—Avez vu, répondit Richard en souriant d'une certaine façon c'est possible, mais avec Reine, c'est une autre affaire. Elle est mère, et il faut savoir ce qu'est la maternité dans cette âme, profonde comme la mer qui baigne les côtes de son pays, et solide comme les rochers de ses Bretagne.

Où demeure Nhieka?

—Rue de Berri, 64.

—J'irai.

—Voulez-vous que je vous accompagne?

—C'est inutile. Chez Reine seulement, où vous me ferez annoncer si c'est l'usage.

—Vous pouvez y compter, répondit Bascon, je viendrai vous chercher ici demain matin, vers neuf heures.

—Non, répondit M. de Clavières, il vaut mieux, je crois, que j'aille vous prendre moi-même à votre maison de commerce.

—Qui est située rue Sainte-Cécile, comme vous le savez. Et si cela peut vous être agréable, je ferai en sorte d'arriver chez moi lorsque vous arriverez quelque riche acheteur étranger qui vous donnera la silhouette exacte, la manière et le ton du personnage que vous devrez jouer.

—Vous pensez à tout mon cher André, votre idée est excellente et je vous en remercie; à demain, donc.

—A demain, monsieur le comte.

Ils se séparèrent.

Richard éprouvait un vague espoir; il était heureux.

III

UN SAUVETEUR.

Le soir de ce même jour, comme Nhieka fumait ses exercices au Cirque Moderne, Ramsès s'approcha d'elle.

—J'ai vu le maître, dit-il, il veut te parler et l'attend à quelques pas d'ici.

—Sais-tu où?

—Oui. A l'entrée de l'avenue du Bois-de-Boulogne, à un endroit qu'il m'a indiqué.

—Tu m'y conduiras.

Mme Stevens prendra le fiacre pour rentrer rue de Berri, Dépêche-toi de la mettre en voiture. Sartout, sois assez habile pour qu'on ne s'aperçoive pas que je ne suis pas avec elle.

Puis, quand tu seras assez loin, tu quitteras le siège pour venir me prendre ici.

—Tu veux donc que j'aille avec toi, Nhieka? lui demanda l'Hindou en la regardant de ces belles pruneles de velours où d'un dévouement aveugle et peut-être aussi un sentiment plus brûlant et plus doux mettaient une expression de beauté divine.

Elle montra dans un sourire ses dents plus blanches que les plus belles perles pêchées dans son île natale et lui répondit:

—Je n'ai rien de caché pour toi, Ramsès, tu le sais bien; mais va, dépêche toi, le maître ne doit pas attendre.

Quelques instants après mistress Stevens, la gouvernante de Nhieka, prenait avec Ramsès la route de la rue de Berri, tandis que l'adoratrice de la charmeuse en voyant sur le siège de la voiture farouche la haute silhouette de Ramsès assis à côté du cocher, crurent que leur idole reprenait tranquillement la route de sa demeure ainsi qu'elle le faisait tous les soirs, et ils s'éloignèrent à leur tour du Cirque Moderne.

Une demi-heure après, Ramsès revenait chercher la jeune fille.

Ils sortirent du cirque par une porte développée d'ombre et de silence, tu arrivèrent vers le lieu où Richard de Clavières les attendait tous les deux.

C'était sous les arbres qui sont devant l'Arc de Triomphe, à l'entrée de l'avenue du Bois-de-Boulogne, à gauche.

Là, il y a des chaises et des fauteuils, sur lesquels pendant la journée, on s'assoit pour voir le défilé toujours élégant et curieux des équipages allant au Bois ou en revenant.

A cette heure de nuit, il n'y avait personne dans ce petit refuge, la lune ne se montrait pas au ciel, et la lumière des réverbères en laissait toute une partie dans l'ombre la plus profonde.

A l'aspect de Nhieka qui arrivait vêtue à l'européenne d'un costume de lainage effiné, et par conséquent peu fait pour attirer l'attention de qui que ce soit, une ombre se détacha des arbres.

Ramsès marchait un peu en arrière de la charmeuse; mais en voyant que le silhouette noire se dirigeait de leur côté, il en trouva vite en avant de la jeune fille, tout prêt à la protéger.

Il s'arrêta en entendant une voix qui disait à peu près ce qu'on lui disait:

—Tu es venue, c'est bien, descoyez-vous tous les deux à côté de moi sur ces chaises de fer, nous avons à causer.

Tandis que Nhieka obéissait sans un mot, Ramsès, debout, parut au contraire vouloir se rendre de quelques pas.

Mais Richard, car c'était lui, ne l'entendait pas ainsi.

—M'as tu compris, Ramsès? fit-il. Il faut l'asseoir pour n'attirer l'attention de personne.

—Si près de toi, maître? murmura l'Hindou.

Comme l'avait dit Nhieka elle-même, Richard répéta:

—Nous n'avons rien à te cacher.

—Lorsque Ramsès fut assis, le comte prit place entre lui et la jeune fille.

—Es-tu contente, Nhieka? demanda-t-il à la charmeuse.

—Ma vie est enviable, répondit celle-ci. Tous les soirs j'ai un triomphe sans nom, et autour de moi se font un bruit et une gloire d'apothéose. Les hommes les plus beaux, les plus riches ou les plus célèbres de Paris cherchent mes louangeurs sur tous les tons, et me font des propositions à flatter une reine.

—Et tout cela te plaît, et tout cela t'émeut?

Elle jeta un rapide regard vers Ramsès immobile dans sa tunique noire, ainsi qu'une statue de bronze.

—Non, dit-elle. Toutes ces choses, au contraire, me déplaisent et m'ennuient.

Ah! combien de fois je leur préfère ma petite maison indienne de la-bas, dans notre pays natal!.....

—Ce qui vient dire?

—Quand je retournerai avec un bien grand bonheur dès qu'ici j'aurai fini la tâche que vous m'avez imposée, ton père et toi.

—Ce sera peut-être long.

Pas tant que ma reconnaissance et mon dévouement.

Car tu ne sais peut-être pas, maître, ce que je dois à ton père.

Je vais te le dire.

Ma mère, une pauvre Cyngalaise, avait été séduite par un Anglais. Lorsque celui-ci eut que j'allais venir au monde, comme elle avait un frère qui lui eût fait un mauvais parti, il s'empressa de partir, niant la chose et se croyant quitte de tout devoir envers elle.

Ma mère était devenue un objet de mépris pour tous ceux de sa caste et de sa famille.

Désespérée, elle allait mourir de misère et de chagrin, lorsque M. de Clavières la rencontrée.

Il l'a consolée, secourue, relevée à ses propres yeux.

Les couches de ma mère furent terribles, elle devait en rester infirme toute sa vie.

Rien n'a rebuté la charité de ton père, il a pourvu à tous ses besoins, il m'a fait élever.

Tout ce que je sais, tout ce que je sais, je le lui dois.

L'an passé, quand ma mère est morte, elle m'a fait jurer de vous aimer et de vous obéir comme si tous les deux vous étiez Siva lui-même.

J'ai fait le serment, je suis toujours prête à le tenir.

N'importe ce que tu ordonneras, Nhieka, si elle le peut, l'accomplira.

—Bien, dit Richard de Clavières, dont la haute taille semblait depuis un instant s'être encore élevée, j'ai ta parole, je l'accepte et je la garde. Il me faut celle de Ramsès aussi.

—Ramsès, dit aussitôt l'Hindou, avec cette inflexion triste, particulière à tous ceux de sa race, Ramsès ne compte pas.

C'est un pauvre pêcheur de perles qui a appartenu toute sa vie à lui et aux siens. Quand on lui commande: va!.... Il obéit. Quand on lui ordonne: reste! Il obéit encore.

Le maître lui a dit:

"—Tu iras en France, tu accompagneras Nhieka, tu la protégeras. Tu feras de plus, et avant tout, tout ce que mon fils te commandera de faire. Ramsès a "entendu et compris."

—Ce n'est pas assez, mon bon Ramsès, répondit Richard, je veux plus et mieux que cela, moi. Quelle chose que tu verras, quelle chose que tu entendras, je veux que tu alles en moi une confiance absolue et profonde. Je veux que tu te dises: le maître ne peut rien ordonner que de bien et de juste. Nhieka et Ramsès ne souffrent jamais par lui.

Devines tu ma pensée, et lis tu au fond de mon cœur?

Si la lumière eût éclairé à ce moment-là le visage de l'Hindou, on eût vu un nuage de pourpre envahir sa joue brune, d'ordinaire mate et unie comme de l'ambre clair.

—C'est compris, dit-il.

—Bien. Alors comme je veux parler tous les deux avec Nhieka, fais le guet autour de nous pour ce que personne ne nous approche et n'écoute ce que je dirai.

Ramsès se leva et obéit avec la rapidité de l'éclair.

Nhieka était restée impassible pendant ce rapide colloque; on aurait pu croire que les paroles prononcées par le comte de Clavières n'était même arrivée jusqu'à son oreille.

Ramsès se tenait à quelque distance, tout tourné vers son ami. Le commande une douzaine de chemises de nuit, robes de dessous et petits tabliers.... Le prix ne me fait rien, je veux ce qu'il y a de plus beau.

Les cris de l'enfant reconnaissent, Richard approchait de la porte.

—Avez vous un très bon médecin? dit-il en se retournant tout à coup.

—J'ai conseillé presque tous les meilleurs de Paris, répond Reine, et aucun d'eux n'a soulagé mon pauvre petit.

—Avez-vous consulté le docteur Sintély?

De nouveau, Reine leva les yeux vers celui qui venait de prononcer ce nom.

Mais si elle avait eu quelques rapides soupçons sur Grégorio Stambeff, elle les eût à coup sûr perdus devant le calme et la placidité avec lesquels Richard venait de laisser tomber de ces lèvres indifférentes le nom de son cousin.

Comme pour donner une explication naturelle de ces paroles, M. de Clavières continua:

—A Ispahan nous avons eu un de ses fils du roi extrêmement malade de la même affection à laquelle votre enfant paraît en proie.

Le shah, qui l'aimait beaucoup, a fait consulter ce fils à Paris, et le docteur Sintély vient de soulager.

Et il annonça comme il l'avait fait chez lui:

—M. Grégorio Stambeff, d'Ispahan.

A ces mots: *une forte affaire*, les yeux de l'ancien valet de chambre brillèrent comme ceux d'un fiévreux.

—Si ces messieurs veulent entrer, dit il, ma femme leur montrera les modèles. Nous en avons de très avantageux cette année ci.

Il ouvrit une porte, et introduisit les deux étrangers dans une pièce plus grande que la première, entourée de comptoirs de chêne et de vastes cartons verts placés les uns au-dessus des autres.

Le plus minutieux propreté, l'ordre le plus rigide régnaient là-dedans.

Mais que c'était donc froid, et triste, et sombre!.....

Une jeune fille plaisait des marchandises sur un coin de comptoir.

Clément lui fit un signe; aussitôt, comme un personnage de féerie, elle disparut.

Quelques minutes après, la porte qui lui avait livré passage s'ouvrit de nouveau, et Reine Penhoët parut.

Je compte sur vous pour me trouver tout ce dont de *bonnes*, très *bonnes conditions*.

—Vous avez raison, répondit André, c'est ainsi, pour vous surtout qui payez comptant. Vous avez dû être satisfait de mes dernières expéditions?.....

—Parfaitement. Aussi n'aurai-je jamais d'autre commissionnaire que vous. Mais je voulais un autre genre, plus coquet, plus beau. C'est pour cela que je *sortais* moi-même. Pour cette fois-ci je désire acheter avec vous. Après, vous serez fixé pour longtemps.

—Rien de plus facile. Dès demain, si vous le voulez, nous irons dans quelques grandes maisons.

—Non, pas trop grandes; moyennes au contraire, à cause des prix, mais en même temps faisant aussi bien que les autres.

—Roublard, toujours!.....

—Il faut bien gagner son voyage. Mais pourquoi ne commencerions-nous pas les achats aujourd'hui même?

—J'ai rendez-vous avec un autre client que j'attends.

—Pas de Rio, au moins? demanda le Brésilien avec une forte nuance d'inquiétude.

—Rassurez-vous, celui là est établi à Ispahan.

Du reste, je l'entendes, le voilà.

En effet, la porte s'ouvrit, et Richard de Clavières parut.

—M. Grégorio Stambeff, d'Ispahan, dit aussitôt André Bascon en présentant son ami au Brésilien.

M. Simao Palmarès, continua-t-il en désignant l'autre.

La force extraordinaire de Richard lui avait fait adopter un costume qui, à peu de chose près, ressemblait à celui de M. Palmarès.

Une demi-heure de conversation lui donna une idée des formes du métier.

—Voulez vous voir les même quelques articles de lingerie très soignés? demanda Bascon au Brésilien dans le but d'éclairer le comte sur la façon dont ces achats-là se faisaient, et dont cette marchandise s'appréciait.

—J'aimerais mieux aller à domicile, répondit Simao: on y trouve quelquefois de si belles choses.

—C'est que je viens précisément d'en trouver dans la rue une fabriquante de lingerie qui travaille pour les plus grandes maisons; avec elle, vous pourrez peut être traiter quelques affaires extrêmement avantageuses. Du reste, la dame c'était surtout des objets d'enfant qu'il paraissait vouloir acheter, tout ce qu'il y avait de plus beau pour nécette de cinquante six ans.

—Ces chemises ne me semblent pas en batiste, dit-il, et la dentelle laisse à désirer.

Reine rougit violemment. Depuis longtemps en effet elle n'avait plus les moyens de faire ses modèles avec des étoffes coûteuses et des dentelles véritables.

—Telles qu'elles sont là, ces petites chemises valent de 9 fr. 75 à 17 francs, répondit elle.

En employant de bien très fin, des valenciennes et des broderies à la main, les mêmes modèles iraient de 35 à 60 fr., toujours suivant la façon.

—Ce qui veut dire de 300 à 600 francs la douzaine, en moyenne, n'est ce pas?

—A peu près, oui, modéstier.

André Bascon avait à la main une feuille de papier blanc portant l'entête de ce maison.

Au-dessous on voyait ces mots qu'il venait de tracer.

Commandé par M. Grégorio Stambeff. Livrable et payable au comptant, rue Sainte Cécile.

—Veuillez écrire, monsieur, dit Richard en se retournant vers son ami. Je commande une douzaine de chemises de nuit, robes de dessous et petits tabliers.... Le prix ne me fait rien, je veux ce qu'il y a de plus beau.

Les cris de l'enfant recommencent. Richard approchait de la porte.

—Avez vous un très bon médecin? dit-il en se retournant tout à coup.

—J'ai conseillé presque tous les meilleurs de Paris, répond Reine, et aucun d'eux n'a soulagé mon pauvre petit.

—Avez-vous consulté le docteur Sintély?

De nouveau, Reine leva les yeux vers celui qui venait de prononcer ce nom.

Mais si elle avait eu quelques rapides soupçons sur Grégorio Stambeff, elle les eût à coup sûr perdus devant le calme et la placidité avec lesquels Richard venait de laisser tomber de ces lèvres indifférentes le nom de son cousin.

Comme pour donner une explication naturelle de ces paroles, M. de Clavières continua:

—A Ispahan nous avons eu un de ses fils du roi extrêmement malade de la même affection à laquelle votre enfant paraît en proie.

Le shah, qui l'aimait beaucoup, a fait consulter ce fils à Paris, et le docteur Sintély vient de soulager.

Je connais moi-même un peu ce médecin, ayant été malade dans un de mes voyages, et l'ayant fait appeler. Je vous l'enverrai aujourd'hui même.

—Il ne voudra pas venir chez moi, balbutia Reine éperdue, aussi désespérée que si elle allait mourir.

—Vous le connaissez donc? demanda Richard le plus naturellement du monde.

Reine ne pouvant donner aucune explication de son trouble, surtout en présence d'André Bascon, balbutia de vagues explications très maladroites.

—Non, je ne le connais pas.... Mais notre situation..... de trop petites gens pour un si grand médecin.

André Bascon l'interrompit:

—Invoquez de semblables raisons, c'est méconnaître le grand cœur de M. Raymond Sintély, madame, lui dit-il. En présence de votre enfant malade, il viendra chez vous, surtout si M. Stambeff le lui demande.

—Vous avez des rapports avec lui, Bascon? demanda Richard.

—Oui, monsieur.

—Quel jour est sa consultation?

—Aujourd'hui même d'une heure à cinq.

—Je serai chez lui dès l'ouverture.

Dans la soirée vous aurez sa visite, madame. Puisse-t-il guérir votre enfant, moi je reviendrai vous voir à la fin de la semaine pour terminer ma petite affaire.

Mettez toujours les quinze douzaines de chemises en mains, n'est-ce pas?

Il la salua à ces mots, le laissant stupéfaite et éperdue.

Une commande de 12,000 francs au moins, et qui ne paraissait pas être la dixième partie de ce que M. Stambeff voulait demander, mais c'était l'aisance revenue d'un seul coup!

L'aisance! c'est à dire la possibilité de soigner l'enfant, de lui faire quitter Paris, de le faire respirer un air plus pur!.....

Et encore Raymond Sintély, dont la réputation était universelle, surtout dans les maladies de poitrine, allait venir et peut-être lui sauver son fils!.....

Elle courut comme une folle vers la chambre de pauvre petit malade.

René, mon amour, crie-t-elle dès le seuil de la porte.

D'un petit lit de fer tout blanc, de frêles mains d'enfant émergeront, et un corps se redressant, on vit un visage rouge, congestionné, couvert de larmes, apparaître, regardant Reine.

—Maman, méchante maman, qui me quitte quand je souffre, et qui ne vient pas quand je l'appelle! dit l'enfant, non sur un ton de colère, mais d'une voix faible, comme une caresse démontrant toute la plus ardente adoration pour la mère qui l'avait nourri de son lait et si tendrement obéyé toute sa vie.

C'était un enfant de six ans, très maigre et très petit pour son âge, mais dans lequel, à quelqu'un, les beaux yeux profonds de Reine, brillait une extraordinaire intelligence.

Il avait maintenant appuyé en tête de lente sur le bras de Reine qui le couvrait de baisers fous, et il lui répétait avec cette acuité de certains enfants:

—Pourquoi n'es-tu pas venue depuis longtemps que je t'appelle?

Elle était seule avec son fils et son mari.

—Mon pauvre petit, soupira-t-elle, nous ne sommes pas riches depuis quelque temps, tu le sais. Il y a plus de six mois que nous n'avons pu traiter une affaire assez sérieuse pour nous permettre même de crire; et tant à coup il nous est arrivé un acheteur qui était en train de nous commander pour une somme qui équivaut pour nous en ce moment à une véritable petite fortune.

—Ah! fit l'enfant pensif avec une gravité au-dessus de son âge et c'est pendant cette commande que je t'ai appelé, petite mère?

—Oui, mon trésor.

—Pourquoi papa ne me l'a-t-il pas dit?

—Papa ne parle jamais beaucoup, tu le sais.

—Je t'ai dit que ta mère était occupée, fit Clément.

—As-tu pris ta potion? demanda Reine tout à coup.

—Il ne l'a pas voulu, dit Clément, sans prétexte que tu n'étais pas là pour la lui donner.

—Eh bien, j'y suis maintenant.

Et prenant la fiole sur une commode, Reine emplit d'un liquide clair comme de l'eau de roche une grande cuiller d'argent.

—Bois, mon amour, dit-elle en souleva le petit corps sur son oreillère.

—C'est amer, dit René en détournant la tête. Bien amer et ça ne me fait rien.

—Si, si, ça te calme. Je vais faire brûler un peu de poudre. Tu commences à dormir quelques heures. Après nous irons, ton père et moi, ce soir au grand médecin dont vous venait le voir.

—Et il me guérira, celui-là? Tu crois, petite mère? Et je respirerai comme les autres?.....

—A coup sûr, surtout à présent où l'argent ne nous manquera plus pour faire tout ce qu'il ordonnera.

L'enfant ayant obéi à la mère et pris de sa mère les divers remèdes qu'il avait pendant ses crises, il se calma peu à peu.

Bientôt ses paupières largement bistrées se fermèrent immédiatement, et sa respiration toujours sifflante, mais très égale, vint dire qu'il dormait.

—Sais-tu, Clément, dit Reine, dès qu'elle vit son fils endormi, sais tu qu'il nous arrive aujourd'hui une chance fabuleuse, une chance qui va nous faire plus riches que nous ne l'avons jamais été.

L'ancien valet de chambre du marquis de Cypières regarda la note de commission écrite et signale par André Bascon.

—Douze douze à treize mille francs, dit-il après un calcul rapide, c'est joli pour une seule affaire, mais il en faudrait plus d'une comme cela pour nous remettre à flot.

—Mais la commande de M. Stambeff ne s'arrêtera pas là. Je crois même qu'elle aura de suite au moins le chiffre que tu viens de lire.

—Dix fois! répondit Clément stupéfait.

—Oui. Il a voulu que je vienne soigner le petit, mais il m'a prévenue qu'il commandera tout un trousseau de princesse, me demandant pour la fin de la semaine des modèles les plus riches et cela pour tous les objets qui constituent l'habillement. Or, tu le vois, la commande sera énorme. Et avec le prix que j'ai fait ce matin et qui ne sont pas rabattus d'un centime, même en employant deux ou trois ouvrières de plus en plus beau comme marchandise, nous pourrons arriver à cinquante pour cent de bénéfices.

—Et tu vas te tuer de travail, car je te connais, tu voudras presque tout faire par toi-même.

—Tout, non, je ne le pourrais pas, mais le plus qu'il me sera possible.

Le travail, la peine, qu'est-ce que cela quand on peut enfin arriver à un but?...

Ne plus se débattre contre une situation pire encore ne plus voir autour de soi le spectre de la faillite vous menacer sans cesse, avoir enfin quelques sous pour soigner son enfant malade!.... Crois-tu que ça vaille de la peine, et des fatigues, et des veilles, ces idées-là?....

—Mais, ma pauvre Reine, je te ferai observer que toutes ces choses, nous aurions pu les éviter ou les posséder, si tu l'avais voulu.

Je n'avais qu'à aller chez Mme la duchesse lui rappeler ses promesses....

—Tais-toi, Clément, pas un mot de plus, je t'en supplie. Si tu m'aimes, ne parle jamais de ce que tu sais!.....

—Si je t'aime!.... Eu peux-tu douter une seule seconde?.....

Mais l'adoration infinie que je t'ai vouée dès le premier jour où je t'ai rencontrée n'est rien à côté de ce que j'éprouve depuis que je t'ai vue travailler et souffrir, ma pauvre Reine!.....

—Alors, que le nom de cette maudite qui s'appelle aujourd'hui la duchesse de Roquebrune, que sa pensée même ne soit jamais entre nous.

Depuis le jour où elle m'a rendu une liberté qu'elle m'a fait payer si cher, toi et moi nous aurions pu avoir de l'argent d'elle, c'est incontestable. Nous aurions pu, de cette façon, nous établir grandement, monter une maison solide et réussir comme d'autres ont réussi.

—Elle nous l'a proposé bien des fois cet argent, et tu as toujours refusé, dit Clément avec cette indulgence à toute épreuve qui était en lui pour la fille de sa bienfaitrice.

—Bien des fois, non, une seule, et même cette insister beaucoup, car elle est assez avare que pas reconnaissante.

Mais une fois c'était déjà trop. Si je l'avais accepté son argent, ma conscience m'eût encore fait plus de mal, et mon remords eussent été plus cuisants.

Oui, j'ai mieux aimé m'établir petitement, péniblement, avec le seul argent que nous avons honnêtement gagné tous les deux, toi surtout, qu'avec celui que nous eût rapporté notre crime.

—Mère criminelle! protesta Clément.....

—Oui, notre crime, dit Reine plus violente, nous avons aidé à voler un enfant à la mère, et c'est ce qui porte malheur en notre.

—Il ne faut pas te monter la tête ainsi, Reine, car ta mère bien que seule te se sauvé la vie à Léone de Cypières et que sans ta volonté et notre concert formulée, ce n'est pas l'enfant étrangère qui serait été enseveli à côté de mon maître dans le sépulcre de Brassac.

—Eh bien, il n'est plus manqué que cela que l'enfant laissé se ferlât sans nom s'accomplir!.....

Cette chose-là, à coup sûr, m'eût rendue folle.

Il s'en est pas moins vrai que grâce à notre complicité une même a été martyrisée, qu'elle pleure probablement encore sa fille avec des larmes que les mères seules connaissent.

Et chaque fois que mon petit à moi souffre, chaque fois que je l'entends râler, qu'il pousse des cris de douleur, que je suis impuissante pour le soulager, je me dis:

—C'est justice, et Dieu me martyrise comme j'ai martyrisé l'autre!.....

Elle cacha son visage dans ses mains et éclata en sanglots profonds, des sanglots qui déchiraient l'âme et la secouaient tout entière.

Clément, dont l'amour se s'était pas affaibli, au contraire, était bouleversé de ce désespoir et de ses larmes.

—Oh! ma Reine, pauvrinet il enfin à balbutier.

Console-toi, je t'en conjure.

Que veux tu que je fasse?.... Je suis prêt à tout. Parle, j'obéirai.

—Notre ne pouvons rien, hélas! ni l'un ni l'autre, et c'est bien cette idée d'impuissance qui augmente encore mes remords. Car j'ai juré sur la tombe de mon père de ne jamais révéler à Ame qui vive l'affront où nous avons déposé Léone de Cypières.

Sans compter que la duchesse de Roquebrune me désheonorerait si je trahissais encore mon serment, rencontrerait à tous ma triste histoire du Bon Marché et me rendrait aussi un objet de mépris pour tout le monde; sans parler de cela, non, je sens qu'il est au dessus de mes forces de violer le terrible serment qu'elle m'a fait faire.

Aussi ces idées-là m'affolent et me tuent, vous-là, mon pauvre Clément.

Gaube essaya de donner un autre cours aux idées de sa femme.

—La fatalité qui pèse sur notre existence a été plus forte que la volonté, dit-il; mais tu ne quand même une honnête et vaillante créature, et notre fils guérira, sois-en sûre.

—Dans tous les cas, l'argent que nous eût plusieurs à le soigner ne lui portera pas malheur, celui-là. Et ce que je vais être reconnaissante à ce M. Stambeff, personne ne le comprendra jamais!.....

—Oh! si, je le comprends, moi, et tu reconnaissance, je la partage.

L'après-midi même de ce jour, Reine sortit afin d'aller faire les achats nécessaires, soit pour mettre en mains les quinze douzaines de chemises commandées par Grégorio Stambeff, soit pour confectionner les divers échantillons très riches qu'il désirait.

Mais là encore, la malheureu